



HAL
open science

Penser la culture informationnelle : des difficultés de l'exercice

Alexandre Serres

► **To cite this version:**

Alexandre Serres. Penser la culture informationnelle : des difficultés de l'exercice. Les Cahiers du numérique, 2009, 5 (3), pp.9-23. halshs-00631504

HAL Id: halshs-00631504

<https://shs.hal.science/halshs-00631504>

Submitted on 13 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION

*« Penser la culture informationnelle » : des
difficultés de l'exercice...*

ALEXANDRE SERRES

En cherchant à « penser la culture informationnelle », ce troisième numéro de la revue *Les Cahiers du numérique* se confronte à un exercice théorique, dont il faut d'emblée souligner les difficultés.

Difficulté à définir l'objet tout d'abord : en adjoignant ces deux termes parmi les plus complexes qui soient, la culture et l'information, le syntagme ainsi constitué, qu'on le désigne par l'expression de culture informationnelle ou de culture de l'information, se révèle un objet conceptuel particulièrement redoutable, contenant d'innombrables pièges, ambiguïtés et controverses. De quoi s'agit-il exactement lorsque l'on emploie cette expression, de plus en plus passe-partout aujourd'hui ? De quelle culture et de quelle information ? Nous essaierons d'analyser cette première difficulté « définitionnelle », qui traverse une large partie des textes de ce numéro comme nous le verrons.

Même en parvenant à établir une définition cohérente et satisfaisante de cette notion, un deuxième problème se présente au chercheur : celui des nombreuses composantes, des territoires et des frontières de la culture informationnelle, ainsi que la question de leur rapports respectifs. Ainsi, la culture informationnelle englobe-t-elle ou est-elle une partie de la culture numérique, ou de la culture médiatique ? Dans les différentes disciplines, où commence et où finit la part proprement informationnelle ? Comment penser le rapport entre culture informationnelle et culture technique ? Plus concrètement, et pour s'en tenir à l'exemple de ce seul numéro, quel est le fil rouge qui relie le dispositif du C2i à l'université, la nouvelle « culture fan » chez les « digital natives », les situations d'apprentissage des médias en classe de collège et les outils de recherche de l'information « fictiologique » dans les textes littéraires ? La culture informationnelle s'inscrit-elle dans des territoires bien identifiés ou est-elle une sorte « d'objet sans frontières » ?

A l'impossible définition et à la délimitation controversée de ses territoires s'ajoute également la multiplicité, presque décourageante, des enjeux dont elle est porteuse. En effet, recenser *tous* les enjeux de toutes natures (enjeux éducatifs, sociaux, culturels, politiques, économiques, scientifiques, etc.), auxquels serait liée la culture informationnelle, est devenue une tâche sans fin, à la mesure de l'extension de la révolution numérique et d'internet à tous les aspects de la réalité humaine et sociale. Si l'on considère que la culture informationnelle (quels que soient sa définition, son domaine et son rôle) est étroitement liée à l'émergence de la société en réseaux et de la révolution informationnelle, alors la liste de ses enjeux sera presque aussi longue que celle de la mutation civilisationnelle engendrée par le numérique. D'où la grande difficulté à saisir, et à se saisir de, ces enjeux, à les ordonner, à les hiérarchiser : par exemple, la formation des doctorants à la maîtrise de l'information scientifique est-elle plus « urgente », socialement parlant, que la lutte contre la

« fracture numérique » dans les campagnes¹, ou bien que la formation des adolescents à une meilleure pratique de l'auto-publication ? Par où commencer la formation à la « maîtrise de l'information » ?

Tâchons de reprendre, l'un après l'autre, les deux premiers écueils qui se dressent devant tout projet de « penser » la culture informationnelle, et qui affleurent, de manière plus ou moins explicite, dans les textes composant ce numéro.

Une définition impossible ?

Quelle acception de la culture ?

Culture : quelle notion plus complexe que celle-ci, quel terme plus polysémique ? Si le nombre d'ouvrages et de textes qui lui ont été consacrés permet sans doute de remplir une bibliothèque, le nombre de définitions possibles du terme en sciences sociales atteignait déjà les 163, selon le recensement effectué en 1952 par les chercheurs américains Alfred Louis Kroeber et Clyde Kluckhohn (Kroeber *et al.*, 1952).

Dans son ouvrage « *Ecole et culture* », Jean-Claude Forquin (1989) avait parfaitement situé les différentes tensions, les couples de définitions contradictoires dans lesquelles se situe la notion de culture : « Mot-clé, mot-phare, mot-carrefour du vocabulaire de l'éducation, ce terme de « culture » en est aussi l'un des plus équivoques et des plus trompeurs. On reconnaîtra dans son spectre sémantique une tension entre une facette individuelle et une facette collective, un pôle normatif et un pôle descriptif, une accentuation universaliste et une accentuation différentialiste. »

Forquin relevait dans cet ouvrage cinq acceptions principales de l'emploi de ce mot-valise, acceptions qui nous seront ici très utiles pour savoir de quelle culture nous parlons, lorsque nous parlons de culture informationnelle.² En effet, si la définition de la culture n'est pas du ressort des chercheurs en sciences de l'information et de la communication, vouloir penser son articulation avec la notion d'information implique au moins d'explicitier quelle acception du terme est choisie. De quelle(s) approche(s) de la culture relèverait ainsi la culture informationnelle ?

¹ Voir sur ce sujet le numéro 1 de la nouvelle série des Cahiers du numérique, « *Fracture numérique et justice sociale* », sous la direction d'Alain Kiyindou.

² Cette typologie de Jean-Claude Forquin est également rappelée par Yolande Maury dans les actes du colloque de l'ERTé (Maury *et al.*, 2009).

La culture dans son acception philosophique, opposée à la nature et constitutive de l'humanité? A l'évidence non, l'approche philosophique s'avérant ici trop générale pour être utile à une problématique aussi spécifique.

La culture au sens anthropologique ou sociologique, définie en 1871 par l'anthropologue anglais Edward Tylor, comme l'« ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toute disposition ou usage acquis par l'homme vivant en société. » (Tylor, 1994) ? La culture informationnelle, dans cette approche descriptive propre aux sciences sociales, correspondrait ainsi à l'ensemble des connaissances, des savoirs (tacites et explicites), des pratiques (formelles et informelles), des modes, des usages et des mésusages... de l'information dans une catégorie de population donnée. Cette acception sociologique, présente dans les travaux d'observation des usages informationnels, se trouve développée ici dans le texte de Laure Tabary-Bolka, consacré aux pratiques informationnelles des adolescents autour de la « culture fan » sur Internet, et dans celui de Bruno Devauchelle, Jean-François Cerisier et Hervé Platteaux sur la culture numérique, les auteurs reprenant à leur compte la définition de l'Unesco de 1982, assez proche de celle de Tylor : « ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. » (Unesco, 1982).

Ou bien la culture informationnelle se situerait-elle à l'extrême opposé de l'approche descriptive, collective et sociologique, dans ce que Forquin nomme l'acception « perfective », individuelle et normative de la culture, la culture de « l'esprit cultivé », définie comme « la possession d'un large éventail de connaissances et de compétences cognitives générales, une capacité d'évaluation intelligente et de jugement personnel » (Forquin, 1989) ? Selon cette acception traditionnelle, la culture informationnelle serait avant tout individuelle, progressivement construite et fondée sur un socle de connaissances, à la fois générales et spécialisées sur les univers informationnels. Dans cette optique, la culture informationnelle se confondrait plus ou moins avec la culture professionnelle des bibliothécaires et documentalistes, même si ceux-ci n'en ont pas l'apanage, de la même façon que les historiens n'ont pas l'exclusivité de la culture historique... Dans ce numéro, cette acception individuelle et « perfective » de la culture informationnelle ne semble pas très éloignée de l'approche de Michèle Archambault, qui s'appuie sur la « notion de culture au sens sociétal du terme, à savoir la maîtrise de connaissances dans un domaine circonscrit à laquelle on adjoint la pratique d'opérations cognitives complexes ». En revanche, elle est rejetée par Olivier Le Deuff, qui préfère référer la « culture de l'information » (expression qu'il privilégie à celle de « culture informationnelle ») à une autre acception plus collective, proche de ce que Forquin appelle l'acception « patrimoniale ».

Car la culture est, aussi, transmission d'un « patrimoine de connaissances et de compétences, d'institutions, de valeurs et de symboles constitué au fil des générations et caractéristique d'une communauté humaine particulière » (Forquin, 1989). Ce quatrième sens du mot culture, « définie comme l'ensemble de connaissances et de compétences propre à une communauté humaine » (Maury, 2009), s'applique notamment à l'une des principales fonctions de l'école, celle de la transmission culturelle d'un héritage collectif. Jean-Claude Forquin montre bien, à ce propos, en quoi la fonction de transmission culturelle de l'école ne peut se satisfaire, ni de l'approche descriptive de la culture, ni de l'acception traditionnelle de « l'homme cultivé ». C'est dans cette mise en tension de deux pôles opposés de la notion de culture, le pôle descriptif et le pôle « perfectif », que se tient l'approche « patrimoniale », qui se révèle ici féconde pour notre culture informationnelle. Celle-ci ne pourrait-elle pas constituer, sinon un véritable « patrimoine » de savoirs et d'institutions (étant d'origine trop récente), du moins un ensemble émergent de connaissances, de compétences, de concepts et de valeurs sur l'information, susceptible de faire l'objet d'enseignement, de formation, donc de transmission ? Cette acception « patrimoniale » de la culture sous-tend ainsi le texte d'Olivier Le Deuff, qui entend proposer une « conception citoyenne » de la culture de l'information.

Mais nous n'en avons pas fini avec la typologie de Jean-Claude Forquin, qui souligne également le caractère « différentialiste », identitaire, de cette approche patrimoniale de la culture, « produit d'un processus perpétuel de sélection et de décantation » (Forquin, 1989). Cette caractéristique fondamentale de la « culture-patrimoine », à la fois objet de mémoire, composante essentielle des identités nationales et opérateur de différences, se trouve évoquée ici, bien que sous un angle différent, dans le texte de Marlène Loicq, qui emprunte à Bourdieu « sa définition de la culture comme « capacité de faire des différences », (...) puisque la culture, et les relations sociales qui en découlent, sont ordonnées par des catégories, des « découpages » et distinctions qui donnent du sens (partagé) à la réalité » (Loicq, 2009). Mais comment, dans une perspective « différentialiste », construire et développer une culture informationnelle (ou de l'information) compatible, congruente avec le système éducatif français et ses valeurs ? La culture informationnelle, par-delà ses composants universels, ne saurait échapper à l'histoire et à la géographie ; ainsi, si les cultures informationnelles, au sens descriptif du terme, varient inévitablement et sensiblement d'une culture à l'autre (comme le montre par exemple l'observation des pratiques d'internet chez les étudiants français, chinois ou américains), comment penser ces variations dans l'acception patrimoniale de la culture ? Les textes de Brigitte Simonnot et d'Olivier Le Deuff montrent bien, par exemple, les origines américaines de la notion d'*information literacy*, ainsi que le contexte politique et économique qui a entouré l'émergence de cette notion aux Etats-Unis dans les années 70.

Enfin, au-delà des différences identitaires de la « culture-patrimoine », existe une dernière acception du terme, rappelée par Forquin, l'acception « universaliste-unitaire » de la culture, englobant l'ensemble des valeurs et des connaissances universelles, dignes d'être transmises et de faire l'objet d'une éducation. Cette cinquième approche constitue une variante, mais sur un pôle opposé, de la culture-patrimoine, puisqu'il s'agit ici de mettre l'accent, dans la même fonction de transmission, sur ce qui transcende les identités particulières, sur ce qui réunit plutôt que sur ce qui oppose ou distingue. L'acception universaliste se rapproche également de l'acception philosophique de la culture, comme condition même de l'humanité. Appliquée à la culture informationnelle, il s'agirait de mettre en évidence les composants universels, transversaux et unitaires, propres aux savoirs et aux valeurs de l'information. Notons que le caractère lui-même transversal de l'information, ainsi que l'universalité des pratiques des outils numériques rendent cette acception universaliste de la culture d'autant plus pertinente.

Concluons ce point en rappelant, avec Jean-Claude Forquin, que ces cinq acceptions possibles de la culture sont souvent co-existantes, imbriquées, voire complémentaires pour certaines et que ce qui importe, en revanche, est de bien identifier et expliciter l'acception du terme, surtout lorsqu'il est utilisé « à l'intérieur du langage de l'éducation » (Forquin, 1989). Conseil d'autant plus précieux pour la culture informationnelle, employée parfois sans précautions sémantiques.

Quelle catégorie de l'information ?

Le deuxième terme de l'expression n'est pas moins polysémique, comme chacun sait. Brigitte Simonnot rappelle ici toute la complexité de la notion d'information et donne de précieux repères sur la généalogie du terme dans le monde de la documentation et de *l'information literacy*. Nous avons également rappelé dans quelques textes récents (Serres, 2007, 2009) la diversité épistémologique de l'information, « caméléon conceptuel » selon l'expression de Daniel Bounoux (Bounoux, 1995), se déclinant notamment en trois variantes bien connues : *l'info-data* des informaticiens, *l'info-news* des journalistes et *l'info-knowledge* des documentalistes, pour dire vite. Cette tripartition est établie depuis longtemps mais son oubli peut être à la source de confusions, particulièrement dans la distinction entre culture informationnelle et culture numérique. Sans pouvoir approfondir ici la question épistémologique de l'information ou celle de ses nombreuses acceptions³, il convient de rappeler le lien direct entre la

³ Notamment les acceptions disciplinaires (l'information en biologie, en physique, en sociologie, etc.), ou les approches théoriques de l'information (l'information en tant que quantité, grandeur statistique, qualité, signification, processus...).

définition de la culture informationnelle et celle de la délimitation des différentes cultures liées à l'information : médiatique, documentaire, informatique. Rappelons que d'une manière générale, l'expression de culture informationnelle ou culture de l'information, parfois considérée comme la traduction de *information literacy*, concerne plutôt l'information en tant que contenu des messages, élément de connaissance inscrit sur un support (le document), et englobe l'ensemble des compétences permettant de chercher, sélectionner, évaluer, traiter... l'information correspondant à un besoin précédemment analysé. Autrement dit, la culture informationnelle correspond, dans son acception dominante, au domaine de l'information-documentation, de « *l'info-knowledge* ». Mais l'hybridation des pratiques informationnelles, due au numérique, et la multiplicité des acteurs désormais concernés par cette thématique viennent, ici comme ailleurs, brouiller les frontières.

Un objet sans frontières ?

La deuxième difficulté du projet de « penser » la culture informationnelle concerne donc l'articulation des relations de cette culture avec un certain nombre de cultures (ou d'expressions) proches. Soulignons d'emblée que, plus que la question des définitions et des approches, la « question des territoires » (Serres, 2007), constitue l'une des principales thématiques de ce numéro, traversant pas moins de six textes sur sept.

Dans une cartographie des territoires de la culture informationnelle, il conviendrait de distinguer, selon nous, trois ensembles de relations : d'abord avec les autres disciplines et domaines du savoir (histoire, littérature, sciences, etc.), ensuite avec ses proches voisins que sont la culture des médias et la culture numérique (ainsi que la culture informatique), enfin avec la culture technique, ou tout au moins la réflexion sur la culture technique.

Culture informationnelle et cultures disciplinaires

Le premier ensemble de relations recouvre donc l'articulation de la culture informationnelle avec les autres cultures disciplinaires : quelles sont les compétences, les savoirs, les notions strictement info-documentaires présentes dans tout travail intellectuel mené dans n'importe quelle discipline ? Jusqu'à quel point est-il possible, par exemple, d'isoler les compétences informationnelles dans un travail de recherche en histoire, en biologie, en économie ? Au-delà des savoir faire liés à l'information, plus facilement identifiables, quelle est la nature des relations entre une culture informationnelle spontanée (dans l'acception descriptive et sociologique de la culture) et une culture disciplinaire affirmée (à l'université par exemple) ? Cette question des relations entre documentation et disciplines n'est certes pas nouvelle ; elle a

notamment accompagné la courte histoire de « l'information literacy » et plus spécifiquement, celle de la documentation scolaire dans les CDI, où cette articulation se pose quotidiennement dans l'activité pédagogique des enseignants-documentalistes. Dans une perspective historique, l'histoire des CDI et de la documentation scolaire peut même être interprétée comme un long et difficile processus d'autonomisation de l'information-documentation par rapport aux disciplines classiques d'enseignement (Chapron *et al.*, 2009).

Mais il s'agit également d'une question complexe, qui (re)pose entre autres celle du rôle des outils, des supports et des méthodologies de l'information dans la vie même des disciplines, autrement dit la question des *hypomnemata*, des supports de mémoire sans lesquels il ne peut y avoir constitution, développement et transmission des savoirs (Stiegler, 2008, pp. 257-280).

Dans ce numéro, cette première catégorie de relations, entre l'information-documentation et les autres disciplines, est abordée dans le texte de Michèle Archambault, autour du couple culture informationnelle/culture littéraire. Après avoir rappelé les différences mais aussi montré les points communs entre ces deux cultures, que tout semble opposer, l'auteur y développe notamment une notion nouvelle et intéressante, celle « d'information *fictiologique* », pour qualifier la part d'information présente dans certains romans et qu'elle définit comme « un produit informationnel construit et élaboré par celui qui lit. ».

La culture informationnelle et ses voisines

Le deuxième ensemble de relations de la culture informationnelle est d'apparition plus récente, du moins en France. Les chercheurs anglo-saxons distinguent depuis longtemps les nombreuses « literacies », *i.e.* les ensembles de compétences requises par nos univers informationnels de plus en plus foisonnants ; ainsi dès 2001, David Bawden identifiait déjà six « literacies » différentes : *information, computer, library, media, network* et *digital literacy* (Bawden, 2001). Mais ce foisonnement de *literacies*, de compétences et de cultures spécifiques, dont la liste ne cesse de s'allonger avec l'explosion des usages du numérique, peut être simplifié par l'identification des trois cultures principales que sont la culture numérique, la culture informationnelle et la culture des médias, trois cultures dont les relations constituent l'objet de réflexion de plusieurs des textes de ce numéro.

Comment qualifier les relations entre ces cultures ? Quatre hypothèses semblent se présenter : s'agit-il de relations de contiguïté, de simple proximité, entre des cultures nettement distinctes par leur contenu cognitif, leur objet, leur finalité, mais proches par les usages qu'elles suscitent, sous l'effet de la numérisation généralisée ? Ou bien de relations de type « associatives », en réseau, marquées par une forte interconnexion, une imbrication telle qu'il est

difficile, voire impossible, de les démêler ? Ou encore de relations partitives, hiérarchiques, arborescentes, telle culture faisant partie de telle autre (avec, sur ce point, des appréciations forcément contradictoires sur les ordres de préséance) ? Ou enfin s'agirait-il de relations d'opposition, d'antagonisme, entre des cultures foncièrement différentes ? L'une des richesses de ce numéro est de montrer, là encore, une certaine diversité de points de vue.

Culture informationnelle et culture numérique

Prenons tout d'abord les cultures informationnelle et numérique, dont les relations ne sont certainement pas les plus faciles à déterminer, comme le montrent bien les deux textes consacrés à cette question : « *Culture informationnelle, culture numérique : au-delà de l'utilitaire ?* », de Brigitte Simonnot et « *Culture informationnelle, culture numérique : tensions et relations.* », de Bruno Devauchelle, Jean-François Cerisier et Hervé Platteaux. Il est intéressant de noter qu'à partir de démarches d'analyse différentes, ces deux textes proposent des définitions, sinon proches, du moins complémentaires de la culture numérique. S'appuyant sur les définitions de Gilster⁴ et de Millerand⁵, Brigitte Simonnot développe une vision élargie, selon laquelle « le concept de culture numérique ne peut donc se réduire à des capacités cognitives individuelles. La notion recouvre aussi un ensemble de pratiques culturelles et sociales, qui doivent aussi être prises en compte lorsque l'on parle de culture informationnelle ». De leur côté, Devauchelle, Cerisier et Platteaux établissent une liste des principales caractéristiques de la culture numérique, parmi lesquelles la notion d'innovation, ainsi que la dimension sociale, figurent en bonne place et aboutissent à une définition également large, selon laquelle « la culture numérique serait donc l'intégration dans la culture, liée au développement des techniques numériques, de changements potentiels ou effectifs dans les registres relationnels, sociaux, identitaires, informationnels et professionnels. ».

Une même convergence semble ressortir d'entre les deux textes, à propos de la qualification des relations entre culture numérique et culture informationnelle. Dans le texte de Brigitte Simonnot, qui dresse l'inventaire et fait l'analyse des différentes cultures propres à chaque grand support (culture informatique, culture de l'écran, culture numérique, culture informationnelle enfin), les relations entre ces cultures sont de l'ordre de la proximité, de la

⁴ « (Gilster) y définit la littératie numérique comme la capacité de comprendre et d'utiliser l'information présentée par des ordinateurs sous de multiples formats à partir d'un large éventail de sources. » (Simonnot)

⁵ « La notion de culture numérique désigne aussi l'« ensemble des manières de faire, des manières de penser, des représentations et des significations propres à un groupe, auxquelles participent pleinement les objets matériels » (Millerand, 1999) ». (Simonnot)

contiguïté, parfois de l'imbrication, mais les distinctions, les différences l'emportent et la culture informationnelle, qui met l'accent sur le sens de l'information, est nettement distinguée de la culture numérique. Pour leur part, Devauchelle, Cerisier et Platteaux remettent en cause le postulat dominant, en vigueur chez les responsables du monde éducatif, selon lequel la culture informationnelle ne saurait être qu'une composante, une sous-partie de l'ensemble plus large de la culture numérique. A partir de l'analyse approfondie du référentiel du C2i au niveau Master, qui mélange totalement compétences informatiques et informationnelles, comme tous les dispositifs des référentiels informatiques (B2i et C2i), les auteurs plaident pour une meilleure reconnaissance de la culture informationnelle face à la culture numérique.

Si nous ne pouvons que partager cette nécessaire affirmation de l'indépendance de la culture informationnelle, qu'on ne saurait assimiler à la culture numérique et, *a fortiori*, informatique, force est de constater que ce point de vue n'est pas, loin s'en faut, celui des responsables politiques et institutionnels. A preuve le récent rapport de la Commission d'Alain Bravo, remis en mai dernier au Secrétariat d'Etat en charge du développement de l'économie numérique : si ce rapport met fortement l'accent sur la nécessité de l'enseignement et de la formation initiale, pour former les travailleurs dont l'économie numérique aura besoin, la vision développée reste toujours celle d'une formation (certes pas seulement procédurale) centrée sur l'usage des TIC et sur la seule culture numérique, comme l'atteste cette « orientation à long terme » : « Permettre à chacun de maîtriser les outils numériques et de partager la culture qui en découle afin de pouvoir les utiliser de manière efficace, dans ses usages aussi bien personnels que professionnels. » (Bravo, 2009, p. 35) et l'une des « recommandations à court terme » : « a) Placer le numérique (matériels, outils et contenus) au cœur de l'éducation et de la formation initiale - En renforçant, dès l'école primaire et au collège, l'apprentissage des techniques usuelles de l'information et de la communication : dactylographie, logiciels de base, en promouvant, en particulier, les logiciels libres, et en formant aux usages de l'Internet. » (Bravo, 2009, p. 36). L'absence de toute référence à la culture informationnelle dans un tel rapport⁶ est assez significative, selon nous, d'une vision toujours dominante dans les discours et les politiques officielles, occultant non seulement les dimensions informationnelles de la culture numérique, mais surtout niant toute autonomie (voire toute existence ?), à une quelconque culture de l'information.

⁶ Ainsi la recherche, dans ce texte long de 69 pages, sur les expressions « culture informationnelle » ou « culture de l'information », ne ramène aucun résultat.

On le voit : les questions de définition, de délimitation et de relations entre la culture informationnelle et la culture numérique ne sont pas seulement d'ordre théorique, elles ont des implications socio-politiques très concrètes.

Culture informationnelle et culture médiatique

Si les rapports entre culture numérique et culture informationnelle restent toujours difficiles, non seulement à caractériser au plan théorique mais surtout à établir au plan éducatif et institutionnel, qu'en est-il des relations entre la culture informationnelle et son autre proche voisine, la culture des médias ? Ici la proximité, la convergence, voire l'assimilation, l'emportent sur les différences et les oppositions, notamment dans deux textes portant sur l'éducation aux médias.

Pour Marlène Loicq, dont le texte sur « *Les enjeux éducatifs de la culture informationnelle. Une compétence de communication* » développe une vision très large de la culture informationnelle, générée par la pratique incessante des médias⁷, éducation aux médias et à l'information semblent se confondre par les enjeux citoyens dont elles sont, l'une et l'autre, porteuses. Elles se distingueraient par l'accent mis sur la communication, pour l'éducation aux médias, et sur la transformation des informations en connaissances, pour la culture informationnelle⁸.

Laure Tabary-Bolka, dans son texte « *Culture adolescente vs culture informationnelle. L'adolescent acteur de la circulation de l'information sur Internet* », analyse la culture informationnelle « à travers les pratiques numériques informelles des adolescents », concernant notamment la redocumentarisation des images de la « culture fan ». Si l'auteur met en évidence l'imbrication des trois cultures dans les pratiques d'internet et insiste à son tour sur la nécessaire clarification entre compétences (et cultures) numériques d'une part et informationnelles d'autre part, la culture informationnelle et la culture médiatique paraissent, en revanche, plus difficiles à distinguer clairement, même si celle-ci est considérée comme la culture la plus « générique », englobant toutes les autres⁹.

7 « L'interaction incessante des sujets avec l'information par le biais des médias qui en sont les supports technologiques (...) crée une forme de culture informationnelle. Celle-ci, mobilisée par les sujets, articule les modalités d'interaction avec le monde extérieur. En cela, la culture informationnelle est holistique, dynamique et omniprésente » (Loicq)

8 « L'enjeu éducatif relatif à la culture informationnelle est l'appropriation des informations et leur transformation en connaissance par les sujets afin d'enrichir la maîtrise de leur environnement et d'être conscients dans leur rapport au monde. » (Loicq)

9 « Les adolescents s'insèrent donc véritablement dans ce que nous pouvons nommer une « culture numérique », qui fait partie plus largement de la « culture médiatique »

A l'évidence, les lignes de partage entre culture médiatique et culture informationnelle sont encore plus difficiles à établir qu'avec la culture numérique, preuve que le travail de clarification, épistémologique et théorique, reste à poursuivre.

Culture informationnelle et culture technique

Toutes ces relations entre la culture informationnelle et ses voisines, proches (cultures numérique et médiatique) ou plus lointaines (disciplines), sont englobées, subsumées dans un ensemble plus vaste, « coiffant » tous les autres dans notre entreprise cartographique : les relations avec la culture technique ou plutôt la « pensée des techniques ». Qu'est-ce à dire ? Sur cette question éminemment complexe, deux points essentiels doivent être brièvement évoqués. Tout d'abord, rappeler que toutes ces « cultures », mais aussi toutes les disciplines du savoir sont, en amont, conditionnées par l'existence même de supports, d'outils, de technologies intellectuelles ; ce sont les *hypomnemata*, autrement dit les supports extérieurs de la mémoire, depuis l'écriture jusqu'à Internet, qui permettent ce que Bernard Stiegler nomme « l'épistémogenèse », *i.e.* la naissance du savoir et des disciplines : « *la sociogenèse, c'est à dire la condition d'apparition d'un être social, est une technogenèse (il n'y a pas de société humaine sans technique et les formes de sociétés sont liées aux formes de systèmes techniques), et la technogenèse est elle-même une épistémogenèse (les formes de savoirs évoluent avec les formes des systèmes techniques).* » (Stiegler, 2005). Ce premier constat, le rappel de la primauté de la « question technique », en implique immédiatement un second : la nécessité de sortir de « l'impensé de la technique », *i.e.* l'occultation, la dénégation du rôle des supports et des outils ou les différentes illusions, technophobes et technicistes, sur la technique pour, au contraire, développer une véritable pensée des supports et des outils. Ces questions, qui dépassent évidemment le seul cadre de la culture informationnelle, ne se posent pas moins avec une acuité particulière, lorsqu'on entend développer une culture et une éducation à l'information et ses outils.

Dans son texte « *Penser la conception citoyenne de la culture de l'information* », Olivier Le Deuff cherche à établir cette articulation entre culture informationnelle et pensée des techniques autour de la question de la formation à une culture critique, une compréhension des outils du numérique. Se référant à la pensée de Gilbert Simondon, qui distinguait deux statuts dans les relations avec les objets techniques, le statut de « minorité », caractérisé par l'usage, et

contemporaine, la « culture médiatique » désignant alors au sens large une connaissance des médias audiovisuels, imprimés et numériques et la « culture numérique » les connaissances associées aux médias numériques. » (Tabary-Bolka)

celui de « majorité », fondé sur la compréhension de l'objet technique¹⁰, l'auteur établit un parallèle avec la célèbre notion de « sortie vers la majorité » de Kant, qui était la définition même des Lumières (« Ose penser ! »), pour défendre l'idée de la dimension citoyenne de la culture de l'information, considérée ici comme « la capacité à se servir de son entendement (...), en étant capable d'utiliser les outils de manière à mieux comprendre un problème, une situation, afin de pouvoir agir de manière consciente » (Le Deuff).

Et la didactique de l'information ?

Définitions, territoires, relations avec les autres cultures, enjeux (notamment les enjeux sociaux, éducatifs et citoyens, que nous ne pouvons présenter ici et pour lesquels nous renvoyons respectivement aux textes de Laure Tabary-Bolka, Marlène Loicq et Olivier Le Deuff) : les principaux aspects d'une pensée de la culture informationnelle figurent bien dans ce numéro, qui aurait été cependant incomplet s'il n'avait abordé une autre question importante, celle de l'enseignement ou plus précisément de la didactique de l'information et des médias.

L'une des grandes richesses du champ de recherche de la culture informationnelle est, sans aucun doute, son caractère de carrefour interdisciplinaire, à l'intersection notamment de deux disciplines récentes : les sciences de l'information et de la communication et les sciences de l'éducation, comme le montre le texte dense de Jacques Kerneis, « *Développer une culture informationnelle. La théorie de l'action conjointe en didactique* ». L'approche ici est celle d'un didacticien, empruntant à la didactique un appareillage théorique spécifique, celui de la « théorie de l'action conjointe en didactique » (TACD), dont il retrace les origines et décrit l'objet, que l'on pourrait présenter schématiquement comme l'observation des processus d'apprentissage. Se référant également aux théories de l'action située, qui donnent la primauté au jeu des acteurs, ainsi qu'à la théorie des jeux de Wittgenstein, Jacques Kerneis tente de montrer tout « l'apport que peut constituer la TACD dans la constitution d'une didactique de la culture informationnelle en s'appuyant tout autant sur les processus (topogénèse ...) que sur les concepts », notamment à partir de l'observation fine d'un dispositif pédagogique d'éducation aux médias.

¹⁰ « L'objet technique peut être rattaché à l'homme de deux manières opposées : selon un statut de majorité ou selon un statut de minorité. » (Simondon, 1989, p.85)

Un chantier toujours ouvert

On l'aura remarqué : la diversité est sans doute le maître mot de ce numéro sur la culture informationnelle. Diversité des auteurs, de leur statut et de leurs origines disciplinaires (SIC, sciences de l'éducation, lettres, informatique...), diversité des sujets traités (pratiques adolescentes d'Internet, didactique des médias, information et littérature, C2i, pensée de la technique...), diversité surtout des approches, des regards, des définitions de la culture informationnelle. Chaque auteur avance ses propres définitions et délimitations de la culture informationnelle et ne masque pas ses propres difficultés à cerner, de manière bien nette, les frontières d'une culture aussi insaisissable. Loin d'être un handicap, cette diversité de regards et ces difficultés théoriques sont, au contraire, un atout et sans doute le meilleur signe que nous sommes bien devant un vrai champ de recherche, qui se construit en construisant son objet, selon un processus bien connu. Définir et délimiter la culture informationnelle, dont auront besoin les citoyens du XXI^e siècle, reste une tâche de longue haleine et ceux qui s'attendaient à trouver ici une réponse enfin stabilisée, voire définitive, seront inévitablement déçus. Ce numéro de revue n'épuise pas la question de la « pensée » d'une culture informationnelle mais nous espérons qu'il aura contribué à ouvrir ou approfondir un certain nombre de pistes de réflexion. Que chaque auteur soit ici remercié de sa contribution !

Je tiens également à remercier les membres du Comité scientifique, qui ont pleinement joué leur rôle (souvent difficile !) d'instance de sélection, de validation et de conseil aux auteurs et contribué ainsi à la qualité de ce numéro. Je remercie enfin Fabrice Papy, rédacteur en chef des Cahiers du numérique, pour sa confiance, son amitié et ses précieux conseils.

Bibliographie

- Bawden D., "Information and digital literacies : A review of concepts." *Journal of Documentation*, 57(2), 2001, 218–259.
- Bougnoux D., *La communication contre l'information*, Paris, Hachette, 1995, p. 5.
- Bravo A., dir., « *La société et l'économie à l'aune de la révolution numérique. Enjeux et perspectives des prochaines décennies (2015-2025). Rapport de la Commission Economie numérique présidée par Alain Bravo* », Paris, Centre d'analyse stratégique, mai 2009, http://www.strategie.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_final-3.pdf
- Chapron F., Delamotte E., « Vers une éducation à la culture informationnelle : jalons et perspectives. », *Documentaliste, Sciences de l'Information*, 46, no. 1, février 2009, pp. 4-11.
- Forquin J.C., *École et culture : le point de vue des sociologues britanniques*, Paris, Éditions universitaires, Bruxelles, De Boeck université, 1989.

- Kroeber A., Kluckhohn C., "Culture : a critical review of concepts and definitions", Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, 1952, vol. 47.
- Maury Y., Serres A., « Les cultures informationnelles : définitions, approches, enjeux. Introduction au chapitre 1. », In *L'Éducation à la culture informationnelle, Actes du Colloque international de l'ERTé, Lille, 16-17-18 octobre 2008*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, 2009 (*En cours de parution*.)
- Serres A., « Educations aux médias, à l'information et aux TIC : « ce qui nous unit est ce qui nous sépare » », *Colloque international de l'ERTé, « L'éducation à la culture informationnelle », Lille, 16-17-18 octobre 2008*. Lyon : Presses de l'ENSSIB, 2009. (*En cours de parution*)
- Serres A., « Information, media, computer literacies : vers un espace commun de la culture informationnelle ? », *Séminaire du GRCDI, Rennes, 14 septembre 2007*, http://www.uhb.fr/urfist/files/SeminaireGRCDI_2007_A.Serres_TerritoiresCultInfo.doc
- Simondon G., *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1989.
- Stiegler B., *Prendre soin. 1. De la jeunesse et des générations*, Paris, Flammarion, 2008.
- Stiegler B., « Enjeux épistémologiques, méthodologiques et politiques des technologies cognitives », *Rencontre d'Ars Industrialis, 5 novembre 2005, Paris*, <http://wiki.km2.net/wakka.php?wiki=ArsIndustrialis>
- Thomas S., Joseph C., Laccetti J., (et alii.), « Transliteracy : Crossing divides », *First Monday*, vol. 12, n° 12, 3 décembre 2007, <http://www.uic.edu/htbin/cgiwrap/bin/ojs/index.php/fm/article/viewArticle/2060/1908>
- Tylor E. B., *Primitive culture : researches into the development of mythology, philosophy, religion, art, and custom*. 2, Londres, Routledge/Thoemmes, 1994.
- UNESCO, *Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles*, Conférence mondiale sur les politiques culturelles Mexico City, 1982.